

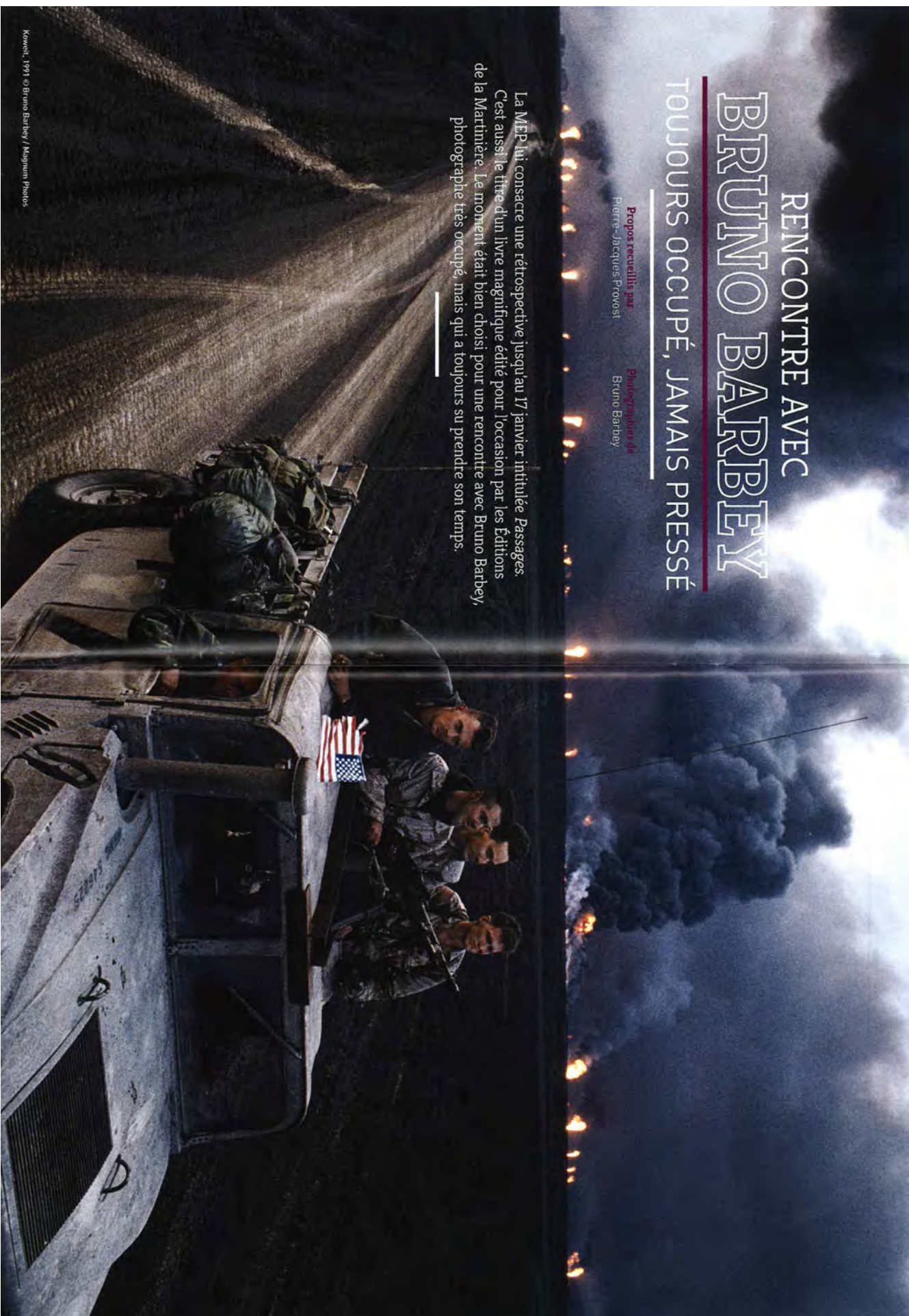
RENCONTRE AVEC BRUNO BARBIEY

TOUJOURS OCCUPÉ, JAMAIS PRESSÉ

Propos recueillis par
Pierre-Jacques Provost

Photographies de
Bruno Barbey

La MEP lui consacre une rétrospective jusqu'au 17 janvier intitulée *Passages*. C'est aussi le titre d'un livre magnifique édité pour l'occasion par les Editions de la Martinière. Le moment était bien choisi pour une rencontre avec Bruno Barbey, photographe très occupé, mais qui a toujours su prendre son temps.



RENCONTRE AVEC...



Boulevard Saint-Germain,
Paris, 6 mai 1968
© Bruno Barbey / Magnum Photos



Profession Photographe: L'exposition à la MEP et le livre qui l'accompagne s'appellent *Passages*, pourquoi ce titre ?

Bruno Barbey: Dans le livre, il y a une quarantaine de chapitres et la plupart des chapitres sont des lieux, des villes ou des régions, où je retourne régulièrement et pour certains depuis 50 ans. Par exemple, le Maroc où je vais régulièrement depuis 40 ans, la Chine où j'ai été en 73 puis en 80, en 87, en tout une douzaine de séjours dont beaucoup récemment.

J'aime bien visuellement retourner sur des lieux que j'ai connus autrefois. J'ai connu la ville de Shanghai en 1973, il y avait 3 Français, aujourd'hui il y en a 20 000 ! En face de la ville, de l'autre côté du fleuve, il y avait des rizières, des jardins potagers et j'ai vu cette ville se métamorphoser en quelques décades. Ces lieux sont des lieux de passages pour moi.

P.P.: Votre préférence va vraiment au travail sur le temps long, vers ces lieux où vous avez pu revenir régulièrement ?

B.B.: J'ai commencé par faire une école de photo à Vevey, mais je n'y étais pas très heureux. C'était une bonne école, mais la plupart des élèves se destinaient à un travail de studio, pour l'industrie, la mode ou la publicité. Ce qui m'intéressait, c'était l'humain, le reportage et donc, parallèlement, j'ai commencé un travail sur les Italiens en faisant quelques escapades en Italie.

Je faisais un travail de fond et c'est finalement ce que j'ai fait le plus, des sujets sur plusieurs années avec l'espoir en fin de parcours de publier un livre et une exposition.

Au milieu des années 60, je me suis joint à Magnum et, parallèlement à mes travaux personnels, j'ai commencé de temps à autre à couvrir de grands événements parce que c'était la tradition chez Magnum de faire cela. J'ai fait du photojournalisme et sur certains sujets, je n'étais que quelques jours sur place.

P.P.: Vous avez parlé de l'école de Vevey. Qu'est-ce qui vous a mené du Maroc, où vous avez passé votre enfance, à Vevey, en Suisse, dans une école de photographie ?

B.B.: Quand j'avais 16 ans, je vivais encore au Maroc, j'avais eu la chance d'avoir une bourse de l'armée pour apprendre à piloter. J'étais passionné d'aviation et de parachutisme. J'adorais les écrits de Saint-Exupéry et l'aéropostale me faisait rêver. Mais je me suis rendu compte que cette ère de l'aviation était révolue. J'aurais pu être pilote dans l'armée ou pilote de ligne, mais ça ne correspondait pas à mon désir de contact humain. J'ai donc cherché une école photo. Il y en avait très peu à l'époque et celle de Vevey était cotée. C'était une école très technique, un peu germanique. Il y avait beaucoup d'étrangers, c'était très sympa. Mais je m'ennuyais et j'ai donc commencé à faire ce travail sur les Italiens que j'ai pu assez vite montrer à Robert Delpire, qui était un jeune éditeur à l'époque, mais déjà très coté. Il venait de publier *Les Américains* de Robert Franck et *Les Allemands* de René Burri.

Rencontre avec Delpire & Magnum

P.P.: Une belle rencontre !

B.B.: Oui, d'ailleurs c'est grâce à lui que je me suis joint à Magnum. C'était l'éditeur de Cartier Bresson, de Marc Riboud et d'autres photographes. C'est comme ça que j'ai connu Magnum.

P.P. : Entrer à Magnum à 25 ans, ça fait rêver beaucoup de photographes...

B.B. : Oui, mais à l'époque, il y avait beaucoup moins de photographes qu'aujourd'hui. Il n'y avait pas l'engouement pour la photographie qu'il y a aujourd'hui et le métier de photographe n'était pas très prisé. Il y avait peu de photographes, des magazines qui publiaient, des possibilités de reportages et toujours l'assurance que ce serait publié quelque part. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Chez Magnum, à l'époque, c'était comme aujourd'hui, il fallait présenter un portfolio et on était jugé sur la qualité du travail. Aujourd'hui, il y a beaucoup plus de candidats.

P.P. : Vous y avez fait toute votre carrière, comment voyez-vous l'évolution de Magnum ?

B.B. : Quand j'ai rejoint Magnum en 1966, c'était une toute petite association. C'était très familial. Il y avait un bureau à Paris, un à New-York et un à Tokyo. À Paris, il y avait deux photographes, Cartier Bresson et Marc Riboud. Il y en avait d'autres mais qui n'étaient pas domiciliés à Paris. Maintenant, ça a énormément grandi, il y a plus de 60 photographes, je ne sais plus exactement, et ce n'est plus la même atmosphère qu'avant.

Cela reste un lieu où l'on retrouve des photographes de qualité, mais qui n'ont pas forcément les mêmes affinités. Nous avons en commun à Magnum notre intérêt pour la photographie engagée, « *concerned photography* », une forme d'engagement à suivre des événements comme ceux que l'on a pu vivre il y a quelques semaines. Il y a aujourd'hui des photographes chez Magnum qui ont une grande qualité visuelle mais qui ne sont pas du tout concernés par ce qui se passe dans le monde. Mais ce qui fait la richesse ou la réputation de Magnum, ce ne sont pas des photos dont le contenu est purement esthétique. Sur ce plan-là, l'association Magnum a beaucoup changé, mais comme on le sait l'éditorial a presque disparu. On avait la chance d'avoir de belles publications dans les magazines, ce n'est plus le cas. D'autres marchés se sont développés, mais c'est différent.

P.P. : Ces lieux de passages que vous présentez dans le livre, comment les choisissez-vous ?

B.B. : Les Italiens, c'est un choix qui m'est probablement venu de ma passion pour le cinéma italien. Je fréquentais beaucoup la cinémathèque qui était alors au Trocadéro, un endroit mythique avec des entrées plus ou moins gratuites où on pouvait voir beaucoup de films. Moi, j'ai beaucoup regardé de films noir et blanc du néoréalisme italien, Pasolini, Rossellini, Visconti, Antonioni... je voyais tous ces films et c'est ce qui m'a donné l'envie de travailler sur les Italiens. J'auto finançais ces voyages, je me baladais avec une Volkswagen d'occasion, j'allais dans des petits hôtels, ça ne coûtait pas cher à l'époque de voyager. Je fabriquais mes films moi-même. J'achetais des bobines de 120m cinéma en 35mm, je récupérais chez Kodak des cassettes vides de Tri X et, la nuit, je fabriquais moi-même mes films avec une paire de ciseaux et je tournais en remplissant le tambour. Ça ne coûtait rien et je développais tout moi-même. Ensuite, quand il y a eu un projet de livre, j'y suis retourné.

Le Maroc, c'est parce que j'ai redécouvert un pays où je suis né et où j'ai grandi. J'y suis ensuite retourné car j'ai eu envie d'en faire des livres. J'ai fait un livre sur Fès pour l'imprimerie nationale puis deux autres livres sur le Maroc. En tout, j'ai fait une quarantaine de livres.

La Pologne en « touriste »

P.P. : Et pour la Pologne ?

B.B. : La Pologne, c'était en suivant le Général de Gaulle dans une visite d'État en 1967. De Gaulle était très difficile à approcher, il n'aimait pas les photos. Mais en déplacement à l'étranger, on pouvait le photographier de près. À l'occasion de ce voyage, je découvre la Pologne et cela me donne envie d'y retourner pour faire un livre. J'y suis retourné de nombreuses fois et sur une période de deux ans, entre 1979 et 1981, j'y ai passé huit mois. J'ai trouvé un éditeur en Allemagne et ensuite le livre a été coédité en France. C'était en plein dans l'actualité de Solidarnosc, mais j'ai systématiquement refusé les commandes



Bataille de An Loc, Vietnam du Sud, 1972
© Bruno Barbey / Magnum Photos

de magazines pour ne pas attirer l'attention des services de la censure polonaise. Ils auraient vu que j'étais journaliste et je n'aurais pas pu renouveler mon visa. Je faisais la taupe, je me baladais dans un camping-car avec ma famille en touriste. Ce qui m'évitait de descendre dans les hôtels et de remplir des fiches de police. C'est seulement au bout de deux ans, que j'ai commencé à publier mes reportages dans la presse. Ce sujet a fait 16 pages dans *Life Magazine* et dans le même mois, la couverture et un grand sujet dans *National Geographic*. Je n'ai pas eu le confort d'être en commande, mais cela m'a permis d'être libre de publier où je voulais, de faire du photojournalisme et un travail de fond pour publier un livre. C'est la même chose en Chine. Le premier voyage était en 1973 et je suivais Georges Pompidou qui était le premier chef d'État européen à se rendre en Chine. C'était un événement considérable et toute la crème de la presse française était là, mais eux n'ont pas pu prolonger leur visa. Nous n'étions que 3 ou 4 à l'avoir fait et finalement je suis resté presque un mois en Chine et, à l'époque, en pleine Révolution culturelle, c'était presque impossible.



Mausolée de Moulay Ismail, Meknes, Maroc, 1985 © Bruno Barbey / Magnum Photos

Mon premier reportage en Chine a fait 16 pages dans *Stern*. C'était formidable et c'était très bien payé. Peu de photographes avaient photographié la Chine, l'Allemagne n'avait pas encore de relations diplomatiques avec la Chine, donc pour *Stern*, c'était intéressant.

Par la suite, je suis revenu en 80, c'était plus facile et j'y suis retourné régulièrement et un jour je me suis dit que l'on pouvait faire un livre pour montrer ce qu'est devenue la Chine. Et donc maintenant, je prépare un 3^e livre pour un éditeur chinois uniquement avec des photos historiques des années 70 et 80. Cela intéresse beaucoup les Chinois car il y avait très peu de photos prises en couleur. Les gardes rouges allaient dans les maisons et détruisaient les appareils et les photos. Et donc cette période les intéresse beaucoup.

P.P. : Le livre, c'est ce qui a votre préférence comme support final de votre travail ?

B.B. : Oui, d'autant plus qu'aujourd'hui, il n'y a presque plus de reportages magazines. Pour moi, c'est plus important qu'une exposition car on laisse une trace. L'exposition à la MEP, on la décroche dans quelques jours, mais au moins il reste le

livre. Ensuite, l'expo va circuler en Europe et en Chine, mais le livre c'est important.

Le reportage, c'est différent. Mais ça pouvait mener à un travail plus long.

Mon premier séjour au Brésil, c'était une commande pour *Vogue* dont la directrice était Edmonde Charles-Roux qui m'envoyait faire un carnet de route. Je partais 15 jours et, en fait, j'y suis resté 3 mois. C'était en 1966 et c'est là que j'ai commencé à faire de la couleur ce qui, à l'époque n'était pas du tout dans les habitudes de Magnum.

Moi la couleur, ça m'a très vite intéressé, peut-être parce que je viens d'un pays de lumière qu'est le Maroc. Un pays qui a toujours attiré les hommes d'images, peintres, cinéastes, photographes... Le Brésil est le premier sujet fait en couleur, en Kodachrome, et dans l'expo à la MEP, il y a une salle où il n'y a que des couleurs des années 60.

Pour mai 1968, que j'ai couvert du début à la fin, il y avait très peu de photographes, une demi-douzaine peut-être qui travaillaient. Aujourd'hui, il y en aurait 2 000. Et comme l'ORTF, la télévision d'État, était en grève, il n'y avait pas d'images de télévision. Très peu de gens ont tourné. Quelques cinéastes engagés et les télévisions étrangères. Et il y avait un groupe

dont j'ai fait partie qui était organisé par Chris Marker qui a eu cette idée géniale de faire des Ciné tracts. On filmait des photos noir et blanc au banc-titre. C'était très basique. On avait une petite caméra de 16 mm avec un magasin de 30 m ce qui correspond à 2mn30. Je donnais mes photos, tout le monde était bénévole. Il y a des films qui ont été faits par Godard, Truffaut, Resnais, Chris Marker... C'était fait avec les moyens du bord et ça partait en province pour montrer ce qui se passait à Paris. Deux livres sont sortis sur mai 1968 et ça revient régulièrement dans l'actualité.

P.P. : Tous vos projets se montent à travers Magnum ?

B.B. : Je suis à Magnum depuis 50 ans et je suis maintenant contributeur. J'ai pris un peu de recul dans le fonctionnement de l'agence et j'ai choisi ce statut que de nombreux photographes choisissent après un long passage à l'agence. C'est le cas d'Erwit, de Koudelka, McCurry... ce sont des photographes qui ont beaucoup donné à l'agence mais qui veulent reprendre une certaine liberté. Mais nos archives sont chez Magnum qui les gère.

Donc mon livre pour la Chine, je le gère di-



Jardins de YuYuan,
Shanghai, Chine, 1980
© Bruno Barbey
Magnum Photos

rectement. J'y ai des contacts. Il se trouve que j'ai une exposition qui vient de se terminer à Hong Kong et qui est restée là pendant six mois. Et un livre qui a été publié par un éditeur de Singapour. J'ai aussi exposé plusieurs fois en Chine grâce à une galerie qui est tenue par un Français.

P.P.: Toutes vos archives sont chez Magnum ?

B.B.: De manière générale, les photographes laissent leurs négatifs chez Magnum. Pour des raisons de sécurité. Normalement la température est stable et l'endroit est sécurisé. Chez moi, c'est plus vulnérable.

Seuls quelques photographes avaient pris d'autres dispositions dont Cartier-Bresson qui avait laissé ses négatifs au labo, chez Picto. Ce n'était pas idiot car j'ai souvent perdu des négatifs qui faisaient la navette. C'était souvent des bonnes photos, car les plus demandées. Henri, lui, avait décidé de laisser tous les négatifs chez son ami Pierre Gassmann, le fondateur de Picto. Henri était très bien organisé et pensait au long terme. C'est l'un des premiers à penser à récupérer ses tirages vintage. Il y en a tellement qui ont été volés. C'est l'un des trucs qui rendait fou Cartier-Bresson.

Régulièrement, on voit réapparaître des tirages qui sont des tirages volés.

P.P.: Vous avez toujours des sujets en cours, mais quels sont les projets à venir ?

B.B.: Actuellement, j'ai donc des projets sur la Chine. Il y a un livre de photos couleurs en Chine. Il y a un autre livre en français et en anglais par un éditeur de Singapour. Et surtout le livre *Passages* qui va être traduit en chinois et une partie de l'exposition va aller à Shanghai.

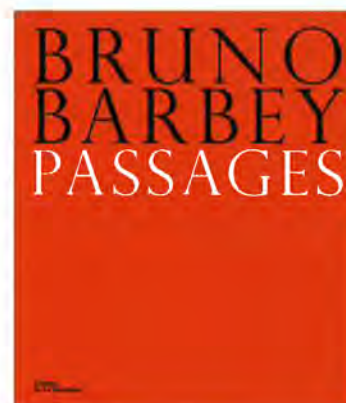
Parallèlement, j'ai aussi un projet de livre au Brésil, j'espère que ça se fera. Et également un projet en Turquie et à Istanbul. Mais avec le régime actuel, c'est compliqué et je suis un peu refroidi. J'ai aussi tout un travail en panoramique sur le Maroc que je n'ai toujours pas édité. Le livre sur les Italiens est épuisé donc il faut que je travaille à nouveau dessus. ♦

Infos pratiques :

Maison Européenne de la Photographie
5/7 rue de Fourcy, 75004 Paris

01 44 78 75 00 / www.mep-fr.org

Ouverture du mercredi au dimanche de 11h à 20h / Projection le samedi à 15h de 5 films sur le travail de Bruno Barbey



PASSAGES

Textes de Carole Naggar & Jean-Luc Monterosso

Édition de la Martinière, octobre 2015
590 x 320 mm, 384 pages

Prix : 79 €